



HAL
open science

Linguistique et philologie françaises devant l'analyse des structures (1876-1956)

Jean-Claude Chevalier

► **To cite this version:**

Jean-Claude Chevalier. Linguistique et philologie françaises devant l'analyse des structures (1876-1956). Dossiers d'HEL, 2013, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée, 3, pp.1-11. hal-01311888

HAL Id: hal-01311888

<https://hal.science/hal-01311888>

Submitted on 4 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Chevalier, Jean-Claude « Linguistique et philologie française devant l'analyse des structures (1876-1956) », Les dossiers de HEL [supplément électronique à la revue Histoire Epistémologie Langage], Paris, SHESL, 2013, n°3 disponible sur Internet : <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/cheval.pdf>

Jean-Claude Chevalier

UMR 7597 Université Paris Diderot / CNRS

Linguistique et philologie françaises devant l'analyse des structures (1876-1956)

La fondation de la Société de Linguistique de Paris, dans les années 1860-1870 coïncide avec la création de quatre, cinq revues d'études de la langue ; et, en premier, avec celle de la *Revue de Linguistique et Philologie comparée* créée par Honoré Chavée et Abel Hovelacque en 1867. La Société s'assure une orientation plus ferme, plus nettement comparatiste, du jour où Michel Bréal en est nommé secrétaire, poste qui demeurera essentiel dans la Société jusqu'à nos jours. Bréal, fin décembre 76, adresse aux membres un discours programme fondé sur la distinction établie entre linguistique et philologie, propos confirmés par la harangue du Président Benoist l'année suivante. L'objet de la philologie, dit Bréal, c'est « l'étude critique des monuments du langage », donc l'étude des textes ; en contraste, la linguistique « étudie les éléments constitutifs du langage articulé ». Bréal privilégiait un livre d'Abel Hovelacque, tout récemment paru (1876), *La Linguistique*, dans lequel Hovelacque, collaborateur de Chavée, mais aussi membre de la Société de Linguistique, se fondait sur les propositions de Schleicher pour définir l'une et l'autre science sous ce chapeau : « La linguistique est une science naturelle, la philologie une science historique » ; à quoi il ajoutait : « L'étymologie n'est pas une science », phrase provocatrice qui disparaissait de la 2^e édition (1877).

Après avoir longuement cité Littré et fait des réserves sur une partie de la définition de la Philologie qui établissait la légitimité d'une Philologie comparée, discipline qui, selon lui, pouvait difficilement s'inscrire dans la Linguistique, Hovelacque proposait le contraste suivant :

« La tâche du philologue est l'étude critique des littératures sous le rapport de l'archéologie, de l'art, de la mythologie ; c'est la recherche de l'histoire des langues et subsidiairement de leur extension géographique ; c'est la découverte des emprunts qu'elles se sont faits les unes aux autres dans le cours des temps, en particulier des emprunts lexiques ; c'est, enfin, la restitution et la correction des textes. » (p. 3)

A l'inverse, la linguistique se définit ainsi :

« L'étude des éléments constitutifs du langage articulé et des formes diverses qu'affectent ou peuvent affecter ces éléments. En d'autres termes, si l'on veut, la linguistique est la double étude de la phonétique et de la structure des langues ». (p. 4)

Bréal précise, pour ses collègues, que ce qui le passionne c'est d'établir les points de communication entre ces deux disciplines ainsi séparées. Et il prend pour exemple une étude de Meunier et Havet sur le génitif latin, qu'il commente ainsi :

« C'est de la philologie puisqu'on cite les grammairiens latins et qu'on invoque la métrique de Plaute ; c'est de la linguistique, car jamais philologue n'aurait trouvé l'ingénieuse explication de ces formes. »

1. Parallélisme en devenir

Cette distinction entre les deux disciplines va se renforcer en France dans les années suivantes, grâce au poids de personnalités remarquables et grâce à la force prégnante des institutions qui s'établissent dans une Université de Paris en pleine expansion. Pour la linguistique, l'arrivée à Paris en 1880, d'un jeune savant exceptionnel, tout juste

docteur de Leipzig, Ferdinand de Saussure aura été déterminante. Il a été reçu à la SLP, en 1876 ; présent, il impose son génie ; dès l'année suivante, on lui confie un cours aux Hautes Etudes (gotique et vieux haut-allemand) ; à la SLP, il est nommé Secrétaire adjoint et rédacteur en chef des *Mémoires*, à l'époque principal moyen d'expression de la SLP. Le succès de ses cours est grand ; au début, des auditeurs suisses et allemands, mais les français viennent rapidement et des plus brillants, comme Maurice Grammont et Arsène Darmesteter ; et le dernier arrivé surtout, Antoine Meillet, chercheur aussitôt tenu pour exceptionnel ; il supplée Saussure en 1889 à l'EPHE quand celui-ci part faire des enquêtes en Lithuanie ; il le suppléera définitivement quand Saussure rentrera à Genève et occupera une chaire à l'Université en 1891.

C'est à cette date, en 1891, qu'est nommé à la Sorbonne un maître de conférences non moins exceptionnel, Ferdinand Brunot, philologue voué à la langue française, spécialiste de Malherbe et de grammaire historique. Brunot, jusqu'à sa mort en 1938, dominera la scène des philologues du français, comme Meillet, mort en 1936, celle des linguistes. Jusqu'à la guerre de 14, les tâches seront clairement partagées, entre ces deux hommes qui s'estiment et ont délimité leur domaine. Le normalien Brunot, à la Sorbonne, forme les futurs enseignants. Il s'occupe des textes français et de l'histoire de la langue, de plus en plus tenté par l'histoire ; en 1900, il commence cette prodigieuse *Histoire de la Langue française*, dont il achèvera le tome XII (1815, coupure qu'avait déjà tracée Michelet) à l'heure de sa mort. Grammairien-citoyen, il voue ses recherches de grammaire à l'amélioration de l'enseignement et surtout à la promotion d'un enseignement moderne qu'il privilégie par-dessus tout à l'intention des enfants du peuple (impliquant une réforme de l'orthographe). Avec un inspecteur de l'enseignement primaire, Nicolas Bony, de 1905 à 1911, il publie des manuels pour les classes et en fait la théorie dans des cours de Sorbonne (publiés en 1908). Très tôt, obsédé par la diffusion du français, dès 1895, il dirige les cours pour étrangers de l'Alliance française et soigne un enseignement de l'oral pour lequel il a sollicité Jean-Pierre Rousselot. Sans perdre de vue aucune technique nouvelle : avec Charles Bruneau, il enregistre des enquêtes sur les phonographes de la maison Pathé (1912) et fonde les Archives de la Parole, celles-ci conduiront à la fondation d'un Institut de Phonétique et d'une Phonothèque. Il profite de ce qu'il a été nommé doyen de la Sorbonne en 1920 pour réaliser une vieille idée : la création d'un Institut pour l'enseignement du français à l'étranger qu'il confie à son disciple, Edmond Huguet, lequel aura une importance considérable pour l'enseignement du français dans le monde. Enfin, aussitôt le décanat terminé, il se voue entièrement à l'Histoire de la Langue française dont il infléchit le cours pour donner une place déterminante aux études de société, ce qui le rapproche d'une réformation de l'histoire par ce qu'on appellera l'école des *Annales*, menée par Marc Bloch et Lucien Febvre. S'instaurera alors un échange fructueux entre ces savants.

En face, par un privilège librement consenti, Meillet règne sur la SLP et sur sa revue, le BSL, sur les Hautes Etudes, sur le Collège de France. Il domine les philologues des langues anciennes comme Ernout pour le latin, les études indo-européennes et slaves par l'intermédiaire de rares disciples comme Joseph Vendryes pour les études celtiques, Robert Gauthiot pour le sogdien, plus tard Benveniste ou Tesnière pour le slave ou des locaux comme Belic. C'est à lui et à la SLP, on va le voir, que s'adressera Nicolas Troubetzkoy, aussitôt sorti de l'emprise bolchevique. Il vise à asseoir sa discipline sur la sociologie comme le rappelle Lucien Tesnière dans sa biographie de Meillet. Mais il est surtout lié au philosophe Louis Couturat avec qui il parle logique et langues artificielles. Pour l'organisation théorique, la référence est Saussure, plus peut-être le Saussure qu'il a connu que le Saussure du CLG, qui ne lui paraît pas restituer la voie – et la voix- saussurienne. Meillet ne variera pas sur ce point. C'est Jakobson qui le rappellera en 1937, honorant la disparition de Meillet dans un article de la *Slavische Rundschau*. Je traduis :

« Dans la suite de Baudouin de Courtenay, de Fortunatov et de Sakhmatov, Meillet a posé les questions essentielles sur la valeur du phonème par opposition, sur l'autonomie de la linguistique, sur le regroupement de la slavistique et de l'indo-germanique et surtout il a gardé un souci constant des formations générales ».

Et il cite –en français- le refrain de Meillet :

« Il faut tenir compte de la structure de la langue. »

La guerre de 14-18 les trouvera chacun à son poste, selon sa manière. Brunot remplit ses tâches de maire du 14^e arrondissement : le soutien patriotique aux déshérités. Tout au plus assure-t-il la publication du tome V de *l'HLF* : *Le Français hors de France* qui démontre la supériorité – ancienne – de la langue et de la civilisation française sur l'*habitus* allemand. Meillet assure la survie du BSL, rédigeant des pans entiers du Bulletin, allant même jusqu'à proposer les comptes rendus de ses propres œuvres. Il tient le lugubre compte des morts au combat ; et entretient des liens avec des patriotes slaves pour assurer la paix future. L'un et l'autre vont se retrouver, après 1920, engagés dans une grande tâche nationale : la diffusion du français hors de France, assurée par le renforcement ou la création de

lycées et d'Institut français. L'un et l'autre vont sillonner l'Europe de l'Est pour suivre les cursus et annoncer les nouveautés des recherches françaises.

2. Le « divorce »

Mais ils vont se séparer sur le plan scientifique à partir de 1920 : Brunot est absorbé à la Sorbonne par ses tâches décanales (fondation de l'I. P. F. E., construction de la Cité universitaire, etc) ; il n'attend – avec impatience – que de se remettre à *l'Histoire de la Langue française* ; pour le reste, l'analyse de la langue, par exemple, il exploite le fonds grammatical et philologique. A l'inverse, Meillet, dès la fin de la guerre, est emporté, *nolens volens*, dans l'explosion d'une nouvelle linguistique, qui vise à fonder une linguistique générale. Comme signes éclatants de ce nouvel horizon, la publication de livres de synthèse, rédigés par Sapir et Jespersen qui élargissent le champ du CLG; et, en écho, le très pédagogique *Langage* de Vendryes, l'élève de Meillet, dont le manuscrit était prêt dès avant la guerre.

Un signe frappant : en 1922, ce jeune linguiste russe, le prince Troubetzkoy, écrit à Meillet ; il a fui la République des Soviets pour se réfugier en Bulgarie, il lui envoie des manuscrits. Meillet est immédiatement séduit, il imprime aussitôt un texte de ce jeune linguiste concernant les parlers caucasiens dans *le BSL* de 1922, nouvelle formule, et sollicite sa collaboration pour *Les Langues du Monde* qu'il prépare avec Marcel Cohen et qui paraîtra en 1924. Bien entendu, Troubetzkoy est admis à la Société de Linguistique où se multiplient les adhésions de toutes les parties du monde.

Du côté des francisants, une publication curieuse d'un autodidacte inconnu qui a suivi les cours de Meillet : Gustave Guillaume imprime en 1919 son *Problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Etrange aéroliithe qui analyse le français en s'inspirant des démarches des linguistes, particulièrement de Saussure et de Meillet à qui le livre est dédié. En témoignent quelques phrases de l'Avant Propos :

« Le présent ouvrage est un essai d'application de la méthode comparative à la partie formelle des langues. (Le but est de découvrir) un prototype commun. La restitution de ce prototype devient ainsi la fin de l'étude. »

Autres principes, explicitement rapportés au CLG : quand on découvre le même phénomène dans plusieurs langues, on tend à y voir « un indice d'universalité ». Enfin, il faut « discerner en vertu de quelles réussites communes les systèmes que forment ces langues se sont créés et ont subsisté. »

Même si l'arrière-plan de l'ouvrage était psychologique, les références étaient nettement structurales, dans la problématique des linguistes. Quelques rares réactions ; aucune chez les philologues du français. C'est l'indifférence. L'hostilité viendra plus tard. Brunot, le maître, est entièrement mobilisé par l'impression de son monumental opus de grammaire, fruit de vingt ans de réflexion et d'exercice pédagogique, *la Pensée et la Langue*, qui va paraître chez Masson en 1922. Livre hardi, pense Brunot, un modèle : contre l'arbitraire scolastique des divisions grammaticales, il estime qu'il faut instaurer un mode d'analyse fondé sur l'expérience de la vie, sur les catégories de l'action, sur les modalités du comportement ; il retrouvait ainsi dans un cadre pragmatique d'orientation sociale les regroupements idéologiques instaurés au 18^e siècle, mais surtout les cadres psychologiques développés dans une nouvelle pédagogie désireuse d'amener le peuple au savoir – et au pouvoir.

Le livre est plutôt bien accueilli par les grammairiens français. Clédat publie un long compte rendu dans sa *Revue de Philologie française*, discutant des points de détail. Le jeune Yvon qui aurait volontiers pris la chose est écarté ; c'est le règne des gérontes.

Brunot attend surtout les louanges de tout ce qu'il y a de progressiste chez les analystes de la langue. D'ailleurs Charles Bally, qu'on connaît bien à Paris où il est venu faire des conférences avant la guerre lui a écrit en 1921 que toute la Suisse attendait la sortie de la Bible. Or la réponse des linguistes est immédiate, et sanglante, dans le *BSL* de 1922. Le compte rendu de Meillet est poli, froid et présente des réserves de fond :

« Chaque langue est un système de signes, aussi particulier que peut l'être une nation ... Dans ce système tout se tient. Si l'on se borne à l'envisager du dehors, comme on fait quand on part des notions, on ne peut se faire une idée que des détails. L'ensemble échappe. »

Bally est beaucoup plus agressif ; déçu sans doute. Le *BSL* publie de lui un long article argumenté ; Bally, profitant d'un nouveau dispositif du Bulletin, plus ample, peut aligner vingt pages de critiques de fond. Pour un linguiste, Brunot est gravement fautif sur trois points :

1. « D'abord les idées grammaticales ne peuvent se déduire que de l'observation de la langue en fonctionnement par le jeu des signes ». C'est le terrain de la « linguistique statique ».
2. « L'identification des signes linguistiques est inséparable de leur délimitation », si l'on veut bien suivre F. de Saussure. Valeur et délimitation ne se révèlent que par les oppositions entre signes. « L'ensemble de ces oppositions n'est autre chose que la grammaire elle-même. » (123)
3. « Le principe des substitutions d'unités de même catégorie établit les limites des signes par leur valeur même. »

Ainsi s'établit une opposition spectaculaire entre les linguistes et les grammairiens philologues, d'autant plus forte que Bally, par son souci des réalisations de discours, pouvait apparaître a priori comme le plus favorable aux analyses de Brunot. Pour se rapprocher des linguistes, il faudra prendre l'exact contre-pied de Brunot : ce que pourront faire des marginaux comme Damourette et Pichon en adoptant pour titre de l'énorme machine qu'ils préparent : *Des Mots à la Pensée* (Le tome I, publié en 1930 est anti-daté 1911-1927, etc), ce qui permettra à Pichon de dialoguer avec les linguistes jusqu'aux célèbres échanges avec Benveniste dans les *Acta linguistica*, à partir de 1939.

Meillet pourtant tempère volontiers les excès du théoricisme. Il le marque en tête d'un curieux livre d'hommages de 1928, intitulé, *Etrennes à Benveniste*, hommage de ses camarades au plus brillant des disciples de Meillet. Celui-ci fixe les limites d'une linguistique à la française en posant deux principes :

1. Nécessité de la libre association et de l'ouverture :
« Les jeunes gens se forment entre eux. Et c'est pour cela, sans doute, que si j'évoquais mes souvenirs de professeur, je constaterais que les élèves appelés à devenir de vrais savants viennent souvent par groupes. »
2. Le trait le plus important (relevé par Benveniste dans son discours de célébration pour « Le Centenaire de la SLP ») :
« Apporter du neuf, ce n'est pas appliquer à des faits connus quelque idée générale ayant une apparence d'originalité ; c'est interpréter, d'une manière exacte et personnelle, des faits recueillis de première main. »

Vieux principe comparatiste que les jeunes Russes qui arrivent, qui sont déjà là, vont déborder en forçant la main à toute la tribu des linguistes.

3. Le nouveau ...

Le premier coup, le plus fort, est frappé au Congrès international de la Haye, en 1928, premier du genre. Congrès organisé par les linguistes suisses, liés aux Russes par Serge Karcevsky et les Néerlandais, liés aux Suisses par ce jeune élève d'Albert Secheyay, Cornelis de Boer. Les uns et les autres neutres dans le conflit qui vient de ravager l'Europe. La plus grande partie des linguistes français a répondu à l'invitation, Meillet en tête. Bien entendu, Brunot et son entourage sont absents ; ils ne sont pas concernés par la linguistique. Meillet parlera à trois reprises : des désinences personnelles du verbe indo-européen, des enquêtes de géographie linguistique à mener pour identifier les langues du monde, sans compter une bizarre intervention dans laquelle il met en parallèle les mentalités et les constructions des phrases en rendant hommage sur ce point aux vues de Troubetzkoy. Et ce sont les Russes qui créent la sensation, animés par un metteur en scène incomparable, alors professeur à Brno, Roman Jakobson et appuyés sur un Cercle tout récemment fondé par un angliciste tchèque, Wilhelm Mathesius, le Cercle de Prague. Pour répondre à la question : « Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la grammaire d'une langue quelconque ? », ils énoncent des principes nouveaux dont les plus spectaculaires fondent la phonologie, puis en session générale, joints à Bally, Mathesius et Secheyay, ils avancent six propositions qui stupéfieront le Congrès et susciteront des discussions passionnées :

1. L'exposé complet et pratique d'une langue quelconque ne peut être fondé essentiellement que sur la méthode statique. Celle-ci consiste à analyser les pièces du système linguistique et à en décrire les rapports réciproques.
2. Cette étude embrasse non seulement la lexicologie, la morphologie et la syntaxe, mais aussi la caractéristique du système phonologique (c. à. d. du répertoire propre à la langue en question des différences significatives entre les images acoustico-motrices).
3. L'exposé d'un système linguistique doit tenir compte du principe que les faits de langue se classent naturellement et simultanément en séries d'associations mentales et en groupements réalisés sur la ligne du discours.

4. Un bon exposé de syntaxe serait celui qui décrirait les complications progressives de la phrase normale la plus élémentaire composée d'un sujet simple et d'un prédicat simple. Cette ordonnance permet de tenir compte de tous les rapports syntagmatiques et associatifs .
5. L'histoire de la langue, si on veut en faire, ne doit pas se confiner dans l'étude des changements isolés, mais chercher à les considérer en fonction du système qui les subit.
6. Pour atteindre cet idéal, il est nécessaire de préciser les lois générales des systèmes linguistiques par la comparaison de langues aussi nombreuses que possible, considérées non au point de vue générique, mais au point de vue de leur structure.

Après le Congrès de la Haye, renforcé par le Congrès de Genève (1931), qui établit la solidarité des nouvelles théories avec la réflexion saussurienne, la linguistique sort infiniment plus assurée.

En face, du côté des philologues du français, une seule publication concordante, dans la ligne des travaux des linguistes : c'est *Temps et Verbe* de Gustave Guillaume (1929) qui dégage l'unification des systèmes extérieurs (les formes) et intérieurs (la pensée), et propose une nouvelle gamme de concepts unificateurs. Nouvelle preuve qu'une réflexion de type linguistique était possible au contact de la langue française. Mais l'incompréhension chez les analystes du français, ancien et nouveau, demeure totale. L'agressivité augmente et Guillaume deviendra la tête de Turc de tous les pseudo-positivistes dominants pour qui la science n'est qu'une accumulation de faits. Ils sont solidement installés dans la *Romania*, dans la tradition de Gaston Paris, son fondateur, dans la vieille *Revue des Langues romanes* de Montpellier qui, malgré les souvenirs saussuriens de Grammont, est une triste et faible revue provinciale, véhiculant quelques bonnes choses, mais surtout le pire et enfin, la plus récente (1925) *Revue de Linguistique romane*, fondée par Louis Terracher à Strasbourg qui s'intéresse surtout aux dialectes ; revue méritante, ambitieuse, mais parfois un peu perdue dans ce domaine ambigu, souvent désuet en français. Enfin, la très ancienne *Revue de Philologie française*, animée par le vieux Clédât, provinciale en diable et anachronique. Elle sera le lieu d'un combat significatif.

Brunot et ses proches sont entièrement occupés par la rédaction de l'*HLF*. C'est Meillet qui va se lancer dans la bataille, en tentant une opération Henri Yvon. Yvon, normalien et professeur de lycée, excellent grammairien et collaborateur de la *Revue de Philologie française*, on l'a vu, pense prendre la succession de Clédât (mort en 1930) établit des contacts; et le dit dans la *Revue de Philologie*. Il a été cette année même président de la *SLP*. Meillet verrait bien dans cette candidature une façon de redonner du lustre à la philologie française en la situant dans le sillage de la *SLP* ; et plus d'ampleur à la *SLP* qui domine déjà les philologues du grec et du latin en s'adjoignant la philologie française.

Les choses traînent et, en 1932, on apprend qu'une nouvelle revue va paraître, animée par un dialectologue, vulgarisateur et polygraphe (par nécessité, car il peine à vivre avec le maigre traitement de Directeur d'Etudes à l'EPHE), qui se pare volontiers du titre de « linguiste » : Albert Dauzat. Quant à l'éditeur, Jean-Louis d'Arthey, c'était un inconnu jusqu'à la publication des premiers tomes de Damourette et Pichon. Dauzat et d'Arthey ont de grands projets de vulgarisation qui s'adressent aux enseignants et aux membres des Sociétés savantes. Fureur de Meillet qui publie dans la *BSL*, dès la parution du n°1 du *Français moderne*, un compte rendu au vitriol, féroce pour la revue, pour son Directeur (dont on remarquera qu'il était membre de la *SLP* depuis plusieurs années), mais aussi pour toute la discipline :

« La Revue de M. Dauzat s'adresse à un public large et non spécialisé ; c'est ce qu'indique sans doute le sous-titre : « Revue de synthèse et de vulgarisation ». »

Et Meillet continue :

« La difficulté est de trouver des collaborateurs qui pourraient étudier les questions les plus importantes. M. Yvon s'est heurté à cette difficulté ; M. Dauzat la rencontrera aussi. Il importerait par exemple d'étudier les français régionaux, mais à en juger par la rareté des travaux qui paraissent sur cette grande question, les travailleurs qui s'y intéressent sont rares. Il importerait de savoir comment, dans quelle mesure, de quelle manière le français se répand en Algérie et au Sénégal ; mais qui le dira ? Si M. Dauzat trouvait le moyen de faire étudier par des hommes appropriés des questions de ce genre, la nouvelle revue rendrait un grand service. D'autre part, il conviendrait de mettre en évidence les tendances actuelles du français, de décrire les structures nouvelles qui se constituent en partie sans que les formes changent. La matière est immense : les ouvriers manquent pour la mettre en œuvre. »

En linguistique, les ouvriers sont à l'œuvre. En 1933, Meillet publie dans le *BSL* l'article d'un jeune phonologue français, agrégé d'anglais, épris de linguistique scandinave, André Martinet : « Remarques sur le système phonologique du français ». Une analyse très technique du jeu des voyelles qui lui vaudra l'approbation de Troubetzkoy ; une nouvelle preuve est apportée que les analyses structurales du français apportent d'heureux résultats. Manifestation, cette même année, de la force de la théorie linguistique en France : Meillet est derrière l'entreprise d'un n° spécial sur « Le Langage » du *Journal de Psychologie*. Le recueil rassemble plusieurs de ceux que Meillet tient pour les plus grands linguistes de l'époque : lui-même et Vendryes, Brøndal, Troubetzkoy, Sapir, Bally et ...Guillaume, lequel présente une théorie de l'aspect. Sans compter des branches moins connues, comme les pathologies du langage, présentées par Gelb et Goldstein. Les contributions de Vendryes et Meillet sont assez ternes ; mais le reste est éclatant ; l'article de Troubetzkoy, surtout, dresse un très complet tableau- manifeste de la phonologie (histoire et théorie), reposant sur système et structure qui lui permet d'envisager une méthode « universaliste » ou « structuraliste », fondée sur un tout (note 233).

4. La résistance

Cependant que Dauzat, relevant le défi de Meillet, prépare un recueil homologue des réalisations des philologues du français qui paraîtra en 1935 chez d'Arthey sous le titre : *Où en sont les études de français ?*. Le résultat ne fait que confirmer le pessimisme de Meillet : vues partielles, analyses laborieuses, absence totale –peut-être délibérée, on ne sait- d'argumentations théoriques : l'éclectisme règne en maître dans ce domaine sans cohésion et sans perspectives : Pierre Fouché, qui ne souffle mot de la phonologie, Gaston Esnault et son habituel argot, Oscar Bloch, Albert Dauzat, Charles Guerlin de Guer, autant d'approximations. En exemple, la contribution méritoire d'un jeune normalien qui vient de soutenir une thèse sur « Les périphrases verbales de la langue française » (1929) : Georges Gougenheim. Il est chargé de la morphologie et de la syntaxe en français moderne. Il s'en acquitte avec sérieux, érudition, mais aussi avec ...confusion et timidité. L'époque actuelle, dit-il, s'efforce de dominer les faits de syntaxe et de les grouper en un « système » ; et donne comme exemple ...Brunot. Et s'il emploie le terme « s'efforce », c'est pour marquer que le domaine a été sacrifié par les néo-grammairiens. L'époque lui paraît encore dominée par les deux grandes tendances de la philologie allemande : les néo-grammairiens, épris de mécaniques et les idéalistes, inspirés de Vossler. Et Gougenheim conclut :

« Il n'y a pas eu de rupture entre générations, mais seulement un désir croissant de préciser les connaissances et d'élargir les points de vue sans se lancer dans des hypothèses aventureuses. » (99)

Que range-t-il sous ce terme « hypothèses aventureuses » ? Les phonologues ? les vedettes du Cercle de Prague ? On ne le sait pas.

Et pourtant, Gougenheim fait une étrange rencontre à la Faculté de Strasbourg où il vient d'être nommé ; son collègue de russe, qui tient la chaire de slavistique depuis 1925, est doué d'une solide formation de linguiste : germaniste, slavisant, il a été l'auteur, pendant son séjour à Ljubliana, d'une thèse sur les parlers slovènes, dirigée par Meillet ; il est préoccupé de géographie autant que de sociologie. C'est L. Tesnière. Il a lié amitié avec Jakobson et il est le premier linguiste français (le seul pendant longtemps avant que Benveniste ne soit invité) à avoir parlé au Cercle de Prague. Donc, Tesnière discute avec le jeune Gougenheim ; il l'emmène dans de longues promenades autour de Strasbourg pendant lesquelles il endoctrine le jeune francisant. C'est du moins ce qu'il écrit à Jakobson. En sortiront une petite *Phonologie du français* (1935) et un *Système grammatical de la langue française* (1938), « aperçu sur le système de la langue française actuelle ». Gougenheim se réclame de Saussure autant que de Brunot, étrange amalgame, consciencieux du moins, et dont plusieurs se sont servis en sous-main ; non ouvertement, car le système d'oppositions était plus stylistique que grammatical ; la main de Brunot était encore trop chaude ... De son côté, Lucien Tesnière publiait un « Projet de Syntaxe » dans le Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg et composait pour les *Mélanges Bally* (1938) une contribution intitulée : « Théorie structurale des temps composés », ainsi introduite :

« Comme toute science, la grammaire a pour objet de dégager, par delà la multiplicité des faits particuliers, l'unité de la loi générale qui les commande et les explique ».

L'étude conduisait à dégager un mécanisme général de flux et de reflux, de destruction et de reconstruction que l'auteur pouvait rapprocher de l'hypothèse de Gilliéron sur les maladies des mots et leur guérison. A cette réserve près que Gilliéron se plaçait sur le terrain historique tandis que lui, Tesnière, observait ce point de vue statique qui a uniquement en vue la structure ; et concluait :

« La structure qui conditionne le fonctionnement durable du mécanisme est la seule réalité saisissable, vivante et féconde. » (183)

Cette multiplication d'articles était signe, du moins, que l'intérêt pour les thèses structurales se manifestait dans le domaine français qui constituait le gros des analyses de langue. Autre signe fort d'un observateur attentif : Albert Dauzat. Il avait l'esprit large et aimait provoquer. Il publie en 1938, dans le *Français moderne*, un article de bonne vulgarisation : « La phonologie », signé André Martinet. La position de Martinet s'est sensiblement renforcée ; il est chargé de conférences aux Hautes Études et l'année précédente a créé une « Société de phonologie » qui rassemble une dizaine de spécialistes et a pour but l'établissement d'un atlas phonologique de la France¹. L'article est large et ouvert et détaille les principaux mécanismes de cette nouvelle science, en quoi elle s'oppose à la phonétique. Il est éclairé d'exemples français pertinents ; il détaille ce que sont les opérations de corrélation, l'attribution d'une « marque », notion empruntée par Troubetzkoy au français Paul Verrier, la neutralisation, etc. Et propose pour finir, et pour élargir le public, des ouvertures nouvelles sur l'analyse des substrats et des procédures d'extension. Irritation de Grammont qui, se targuant de son héritage saussurien, envoie une réponse à la revue, sous le titre persifleur de « La néophonologie ». Il critique chez Martinet, et au delà chez les Pragoïs, un prétendu esprit d'aventure qui rapatrie de vieilles lunes sous de nouveaux noms. Polémique qui se poursuivra encore dans le numéro suivant. Ces débats autour de Gougenheim, de Tesnière et de Martinet avaient du moins le mérite de répandre chez les francisants les nouvelles analyses et les nouvelles nomenclatures. Mais ils ne dissipèrent pas les critiques de fond qui opposaient linguistes et francisants et ne favorisaient pas des échanges constructifs. Un signe en est que les épreuves de licence et d'agrégation qui imposaient aux jeunes candidats le cadre philologique n'ont pas subi la moindre des mutations. L'Université française, peuplée de philologues, restait à peu près totalement fermée aux nouveaux mouvements linguistiques, reconnus dans le monde savant.

Un signe ultime avant le deuxième conflit mondial marque que s'officialise largement chez les linguistes une démarche unifiée pour aborder les faits de langue. Une revue est créée par le Cercle de Copenhague nouvellement fondé : *Acta linguistica*. Elle concerne les français puisqu'elle est très largement rédigée en français et a été généreusement subventionnée par la SLP, en sorte que Benveniste et Vendryes figurent dans le Comité directeur. Le manifeste qui ouvre le n°1 de 1939, signé par Brøndal et Hjelmslev, entérine la réalité présente d'une linguistique structurale :

« Le point de vue structural, la conception de la langue dans sa totalité, dans son unité et dans son identité se manifeste de plus en plus dans la linguistique d'aujourd'hui. Cette conception acquise, on en est déjà à la discussion des principes et méthodes à employer en linguistique structurale et on procède déjà à l'application dans le monde des langues. Pour notre part, nous sommes loin de considérer les problèmes fondamentaux de la linguistique structurale comme résolus et loin de tout dogmatisme quant à leur solution. Nous sommes pourtant convaincus qu'on possède dès maintenant une nouvelle base pour les discuter de façon précise, et qu'une telle discussion ne pourra que devenir féconde. »

Et on rappellera que c'est dans ce n°1 que Benveniste publie son célèbre article sur « La nature du signe linguistique » dans lequel il assouplissait la rigueur de la définition proposée par le CLG pour l'arbitraire du signe. En sorte que, dans la foulée, E. Pichon réclamait une extension de la réflexion de Benveniste qui permettrait de rapprocher les tours de langage de la modulation de la pensée. Parvenue à ce point de maturité, la linguistique pouvait tendre la main aux meilleurs analystes de la grammaire française. Et particulièrement à ceux qui comme Edouard Pichon n'étaient pas obnubilés par les cadres et la sclérose des Facultés des Lettres, enfouies dans une tradition qui n'avait de sens que dans les examens et concours de recrutement.

Les philologues de ces Facultés, agrégés de grammaire, préparant de futurs agrégés de grammaire ont une sorte de monopole sur la discipline philologique. Leur enseignement aux deux niveaux, licence et agrégation, est conditionné par un exercice-roi, de privilège séculaire : l'explication de textes qui ne se prête guère, ou même pas du tout, aux entreprises linguistiques. Le renouvellement qui a été tenté n'a guère été productif. *La Pensée et la Langue* du pontife semble n'avoir ouvert qu'une impasse. Quant aux essais d'adaptation inspirés des démarches linguistiques, ceux de Guillaume, de Gougenheim, de Tesnière, ils ont, pour le moment, dans des Facultés fermées à

¹ La liste des membres de la Société française de phonologie s'établit ainsi : Mmes Sjoestedt-Jonval et Fischer-Jørgensen, MM. Babin, Basset, Benveniste, Bloch, Bruneau, Cohen, Damourette, Fourquet, Gimet, Gougenheim, Lofthus, Martinet, Sauvageot, Tesnière. La présidence est assurée par J. Vendryes.

la nouveauté, arc-boutées sur des formes d'examen intangibles, suscité plus d'agressivité que d'échanges constructifs.

Au moment même où l'on entrait dans le gouffre de la deuxième guerre mondiale. 1944. C'est la libération du territoire. Un des premiers signes de renouveau : un puissant organisme de recherche est mis en place, le CNRS, sous la direction d'un scientifique communiste : Frédéric Joliot-Curie. Le Centre est largement inspiré des académies des Sciences soviétiques. Parmi les fondateurs, dans le Comité provisoire mis en place, un linguiste sémitisant particulièrement inventif, vieux compagnon de Meillet, au courant de toutes les innovations, Marcel Cohen et un philologue normalien, très inventif lui aussi, Mario Roques ; deux personnages exceptionnels. Ils sont à la base d'une réforme qui est une révolution : il est prévu de nommer et de régir des chercheurs qui ne seront pas directement sous la dépendance des Facultés et de leurs programmes ; ils auront une large autonomie d'action. La nomination des premiers chercheurs pour la philologie, en 1947, est significative de cette ouverture : parmi lesquels un agrégé de grammaire, Paul Imbs, ouvertement guillaumien, un lexicographe lithuanien, non agrégé, Algirdas J. Greimas qui s'initie à tâtons à la linguistique. Les tendances nouvelles, jusqu'alors refoulées, sont ici prises en compte.

Ce qui ne signifie pas qu'elles triomphent, et l'on assiste à d'étranges allers et retours. Signe le plus fort : Martinet qui a repris ses séminaires aux Hautes Etudes brigue la succession de Vendryes à la Sorbonne ; c'est alors la seule chaire de linguistique en France. Martinet sera refoulé par les sorbonnards en corps, pour d'obscures histoires. C'est Lejeune, un spécialiste du grec, élève de Meillet, qui sera choisi ; excellent chercheur au demeurant, mais surtout homme de la tribu qui ne dérangeait rien. Martinet pense d'abord poser sa candidature pour un poste à Londres, puis trouve un point d'atterrissage à New York pour s'occuper de l'I. A. L. A (International Auxiliary Language Association). Un poste lui est offert à Columbia, il rejoint l'équipe de la revue *Word*, qui vient d'être fondée avec Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss par le Cercle linguistique de New York. Le n°1 de la revue envoie son salut à la linguistique européenne et à la *SLP* en particulier. Le n°2 publie un article, enthousiaste et programmatique, d'un jeune philosophe de terrain, encore peu connu : « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie », de Claude Lévi-Strauss, qui cite Marcel Mauss : « La sociologie serait bien plus avancée si elle avait partout procédé à l'imitation des linguistes », qui cite Troubetzkoy et l'article de 1933 pour avoir fixé les démarches nécessaires de la phonologie. La linguistique est alors tenue pour pilote des Sciences humaines (un terme inconnu des Facultés françaises). S'ouvrent de New York les perspectives d'une immense aventure. Qui s'est déjà refermée à la Sorbonne puisque Martinet, chassé, ne peut même pas faire nommer son disciple, le flamboyant A.G. Haudricourt à son poste des Hautes Etudes. Le titulaire de la chaire de phonétique à la Sorbonne envoie Haudricourt en Extrême-Orient. En ce lieu fermé, on n'aime les linguistes innovateurs que très loin et de loin.

5. L'acclimatation

Paradoxalement, dans cet état de déshérence, le relais est pris par les philologues. Un jeune et brillant romaniste est nommé après la guerre à la Sorbonne. C'est un admirateur de Guillaume, Robert-Léon Wagner. Il publie en 1947 une Bibliographie du domaine avec « Introduction » sous un titre provocateur, qui va faire frémir dans les chaumières philologiques : *Introduction à la Linguistique française*, deux termes qui, pour les bien-pensants, jurent ensemble. Après avoir dressé un sombre tableau de la situation des exégètes du français, il ébauche une histoire des sciences du langage et marque, poliment, les limites de la philologie en France :

« Aussi longtemps que la linguistique française se borne à relever les faits de langue, à les décrire et à en rendre compte historiquement, elle ne réalise qu'une partie de sa tâche. »

Il évoque alors, dans un langage guillaumien, le rôle décisif de F. de Saussure qui a proposé dans le *CLG* « une remarquable suite de jugements sur la nature de la langue » (20) et il renvoie au n° 1 des *Acta Linguistica* de l'immédiate avant-guerre. La distinction de la diachronie et de la synchronie, écrit-il, l'une proprement historique, l'autre systématique « est ainsi à l'origine de la linguistique dite structurale. » (21) Et il ajoute :

« La position tenue par Ferdinand de Saussure demeure à mi-chemin d'une révolution dont l'achèvement devait s'accomplir sous des influences extra-linguistiques. » (21)

Et Wagner invite à déborder Saussure : « L'expérience personnelle de chaque homme dépasse infiniment en signification toutes les figures que l'abstraction glisse sous ce concept général d'Homme ».

Présentation en bonne partie programmatique, tranchant bizarrement avec les ouvrages et recueils proposés dans la Bibliographie, très classiques. L'esquisse de Wagner aurait du se répandre d'autant plus qu'à la même époque son

beau-frère Merleau-Ponty proposait aux philosophes des développements semblables (dans *Signes*, par exemple). Et pourtant on ne peut pas parler de diffusion, mais plutôt de rétraction. L'examen des diverses éditions (jusqu'à 1955) montre Wagner retranchant dans les pages enthousiastes de 47 les passages les plus forts et les plus suggestifs. Sentiment, sans doute, d'amertume et de découragement devant l'incompréhension des milieux philologiques. Du moins, une force d'expansion était censurée.

Notons encore qu'à la même époque, en 1951, le danois Togeby proposait dans sa *Structure immanente de la Langue française* une interprétation hjelmslevienne de la langue française, avec une riche et très complète bibliographie, ouverte sur la linguistique de l'époque. Wagner invitera Togeby à son séminaire des Hautes Etudes ; mais il faudra des années pour que ces analyses se répandent.

Notre propos n'est pas de retracer l'intégration tumultueuse et progressive des idées structurales des linguistes dans la philologie française à partir des années 1950 : c'est un immense sujet. Pour pénétrer la philologie universitaire, irrédiblement sclérosée, il faudra d'abord la déborder. Un premier signe fort est le retour d'André Martinet à la Sorbonne (1953). Un second, plus explicite pour les francisants, est l'article que Greimas, converti à la nouvelle linguistique, fait paraître dans le *Français moderne* en 1956 sous le titre « Actualité du saussurisme ». Greimas marque bien avec quelle force prégnante la linguistique structurale va s'installer dans le champ philologique en s'appuyant sur les autres sciences humaines. Le philologue

« devra réviser son attitude à l'égard du saussurisme grâce, en partie du moins, à cette « redécouverte » de Saussure par les sciences de l'homme autres que la linguistique. » (191)

Ainsi pourra se dessiner une union étroite entre les deux disciplines, la linguistique et la philologie, si longtemps séparées. Après trois quarts de siècle, c'était retrouver le vieux rêve de Bréal. Une réunion que Greimas esquisse en poète visionnaire :

« Un examen méthodologique plus poussé, se situant dans les cadres épistémologiques plus généraux, requiert la collaboration des deux familles de linguistes. Il suffirait que la linguistique structurale admette comme point de départ la nécessité de comprendre le devenir historique de la langue ; que les linguistes historiens renoncent à leurs parti pris et reconnaissent l'utilité de l'instrument forgé par le structuralisme. Une linguistique enrichie, structurale et historique à la fois, en sortirait, justifiant ainsi sa place à l'avant-garde des sciences de l'homme. » (203)

Un champ nouveau est ouvert pour les milliers de jeunes enseignants-chercheurs qui, à partir de cette époque, et pour encadrer l'explosion scolaire, vont envahir les Universités sous couvert de la philologie. A une linguistique réduite à des cadres squelettiques, mais fortement entraînée, ils vont apporter des bataillons de troupes fraîches, diplômées de philologie, souvent inexpérimentées, mais éprises de théories ambitieuses. On entendra très vite parler d'eux.

6. Quelques points de repère.

Cahiers de l'Herne: Ferdinand de Saussure (2003) numéro dirigé par Simon Bouquet, 76.

Chevalier, Jean-Claude (1995). "La France devant les congrès internationaux de linguistique. 1914-1931", Swiggers, P. (ed.), *Jean-Claude Chevalier, notice biographique et bibliographique*, Leuven, Centre International de Dialectologie Générale.

Chevalier, Jean-Claude (2001). "Diffusion du français en Europe de l'est: 1920-1939", Kock-Escalle, C. et Melka, F. (eds.), *Changements politiques et statut des langues, histoire et épistémologie*, Amsterdam, Rodopi, 129-144.

Chevalier, Jean-Claude (2005). "Le BSL et les revues françaises: historique", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 100/1, 391-404.

Dauzat, Albert (1935). *Où en sont les études de français: manuel général de linguistique française moderne*, d'Arthey.

Hovelacque, Abel (1877). *La linguistique*, 2^e ed., Reinwald et Cie.

Journal de Psychologie (1933). [réédition partielle dans J.-C. Pariente ed. (1969). *Essais sur le langage*, Paris, Editions de Minuit].

Meillet, Antoine (1906). "L'état actuel des études en linguistique générale", Leçon d'ouverture du Cours de grammaire comparée au Collège de France (13 février 1906).

Tesnière, Lucien (1934). "Comment construire une syntaxe", *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg* 12e année/7, mai-juin 1934.

Tesnière, Lucien (1936). *Antoine Meillet*, Strasbourg, Publication de la Faculté des Lettres.